L'ECHO DU SIKKIM ET DES ANDES

Il faut réveiller l'espérance

Au secours et au service des plus douloureuses minorités opprimées du monde, j'ai fait trente-deux fois le tour de la terre.

J'ai vu un univers inimaginable d'horreurs, de douleurs et de désespoirs.

Et pourtant je vous dis :
Avant l'An 2000, un nouveau printemps fleurira.

La toute-puissance de l'argent a fait pousser des déserts d'âme.

On a créé la civilisation du dégoût et du désespoir.

Et pourtant elle demeure en nous la petite flamme vacillante, jamais éteinte, de l'espérance.

Cette flamme, il faut la ranimer. Qu'elle nous réchauffe et nous éclaire.

Espérer, c'est se mettre à l'écoute de Dieu.

Raoul Follereau

Extraits du message « Avant l'An 2000, un nouveau printemps fleurira ».

L'ECHO DU SIKKIM ET DES ANDES
Bulletin missionnaire de l'Abbaye de Saint-Maurice

Automne 1987 / 52e année

Réd. : Chne Joseph Henry, Abbaye, 1890 Saint-Maurice
Adm. : Chne Jean-Paul Amoos, Abbaye, 1890 Saint-Maurice
Timbres-poste : Frère Serge Frésard, Abbaye, 1890 Saint-Maurice
Impression : Œuvre Saint-Augustin, 1890 Saint-Maurice

CCP 19 - 1786 :
Mission du Sikkim et des Andes,
Abbaye, 1890 Saint-Maurice,
tél. (025) 65 11 81

BIBLIOTHÈQUE VALAIS

Le diocèse de Darjeeling a 25 ans

Mgr Eric Benjamin à Pedong

D'une lettre du P. Hofstetter : « Le 7 octobre 1987, le jubilé du diocèse de Darjeeling et celui de son premier évêque, Mgr Eric Benjamin, a été célébré glorieusement à Darjeeling : l'archevêque de Ranchi, les évêques de Dumka, Raiganj, Krishnagar, Jalpaiguri et Baruipur, ainsi que Mgr Barber et Mgr Leander da Costa représentant Calcutta (dont l'archevêque se trouve au Synode de Rome) furent tous là pour entourer notre Benjamin qui, malgré son nom, est l'aîné en fonction. Grand-messe concélébrée dans le Hall des Sœurs de Loreto avec la participation d'une centaine de prêtres et de près de 2000 fidèles et suivie par des compliments en népalais, hindi, anglais, lepcha, présentés au nom des communautés paroissiales et religieuses, ainsi que du clergé diocésain. Le télégramme de Mgr Salina fut fort apprécié.

Les festivités ont continué le lendemain à Gangtok pour tout le Sikkim, puis à Pakyong, à Pédong et à Kalimpong enfin, où les évêques de passage furent inofficiellement reçus, car le jubilé y sera célébré pour tout le décanat le 8 décembre. Les prélats s'en sont allés enchantés de leur visite. « Pour vos noces d'or, suggéra cependant l'un d'eux, nous espérons faire le même tour, mais en six jours plutôt qu'en trois : nous en jouirons encore davantage si nous sommes moins fatigués par la route. »

N 156

Petite histoire du diocèse de Darjeeling

Le diocèse de Darjeeling, créé en 1962 à l'instigation de Mgr Gianora, qui fut Préfet apostolique du Sikkim de 1937 à 1962 (25 ans, lui aussi!) comprend l'ancienne Préfecture apostolique du Sikkim (Etat actuel du Sikkim et sous-préfecture de Kalimpong, dans le district de Darjeeling) et le reste du district de Darjeeling, situé à l'extrême nord du Bengale, qui faisait alors partie de l'archidiocèse de Calcutta. (Le Royaume indépendant du Boutan lui fut ajouté en 1975.) Mgr Gianora, jugeant que le premier évêque du diocèse devait être un fils du sol, se retira en faveur de l'abbé Eric Benjamin, l'évêque actuel. Les chanoines de Saint-Maurice se placèrent désormais au service du nouvel évêque. Ils ne sont actuellement plus que six ; leur âge moyen est de 71 ans et demi ! Leurs collèges de Pédong et de Kalimpong et ces paroisses dont les noms étaient devenus si familiers aux lecteurs de l'Echo du Sikkim (Pédong, Maria-Basti, Ghit-Byong, Sourouk, Tanyang, Merik, Pringtam, Lollay...) sont maintenant dirigés par des prêtres diocésains indigènes ; seules nous restent les deux paroisses de Kalimpong.

Le diocèse qui, avec l'addition du Boutan, est aussi grand que la Suisse, compte actuellement quelque 50 000 fidèles, 115 prêtres et près de 200 religieuses, distribués entre une quarantaine de paroisses. Il dirige 34 écoles primaires et 27 écoles secondaires, fréquentées par 23 000 étudiant(e)s qui proviennent en majorité des classes les plus déshéritées et dont le 12% environ seulement sont chrétiens. Nombre de paroisses sont dotées d'une petite communauté religieuse, avec école et dispensaire, et les prêtres s'y occupent activement d'une variété de projets de développement : construction de maisons, assainissement des

Le clergé du diocèse de Darjeeling réuni à Pedong pour une ordination

cultures, infirmières paramédicales (éducation des jeunes mamans, campagnes d'immunisation), cours d'alphabétisation, etc. Ces projets s'adressent à tous les pauvres, quelles que soient leur caste ou leur religion.

Toutefois, l'effort principal porte sur la catéchèse et la formation évangélique du peuple chrétien. Encouragés par l'évêque et appuyés par le Centre pastoral de Darjeeling, nos jeunes prêtres donnent beaucoup d'importance aux retraites paroissiales, sessions ou séminaires, Conseils pastoraux, groupes de jeunes ou autres associations paroissiales.

Les chanoines peuvent donc envisager l'avenir avec sérénité. Ils ont fondé une église vivante et dynamique qui continuera à se développer sans eux.

Tout le crédit en revient sans doute à Mgr Benjamin qui a su diriger avec tant de sagesse et d'élan les premiers pas du diocèse et s'est ruiné la santé à parcourir infatigablement les sentiers escarpés de son territoire pour encourager ses prêtres et consoler jusqu'aux plus humbles de ses diocésains. Dieu lui accorde longue vie et assez de force et de courage pour présider encore longtemps aux destinées du diocèse.

INDE

Bisbilles au pays des Gurkhas

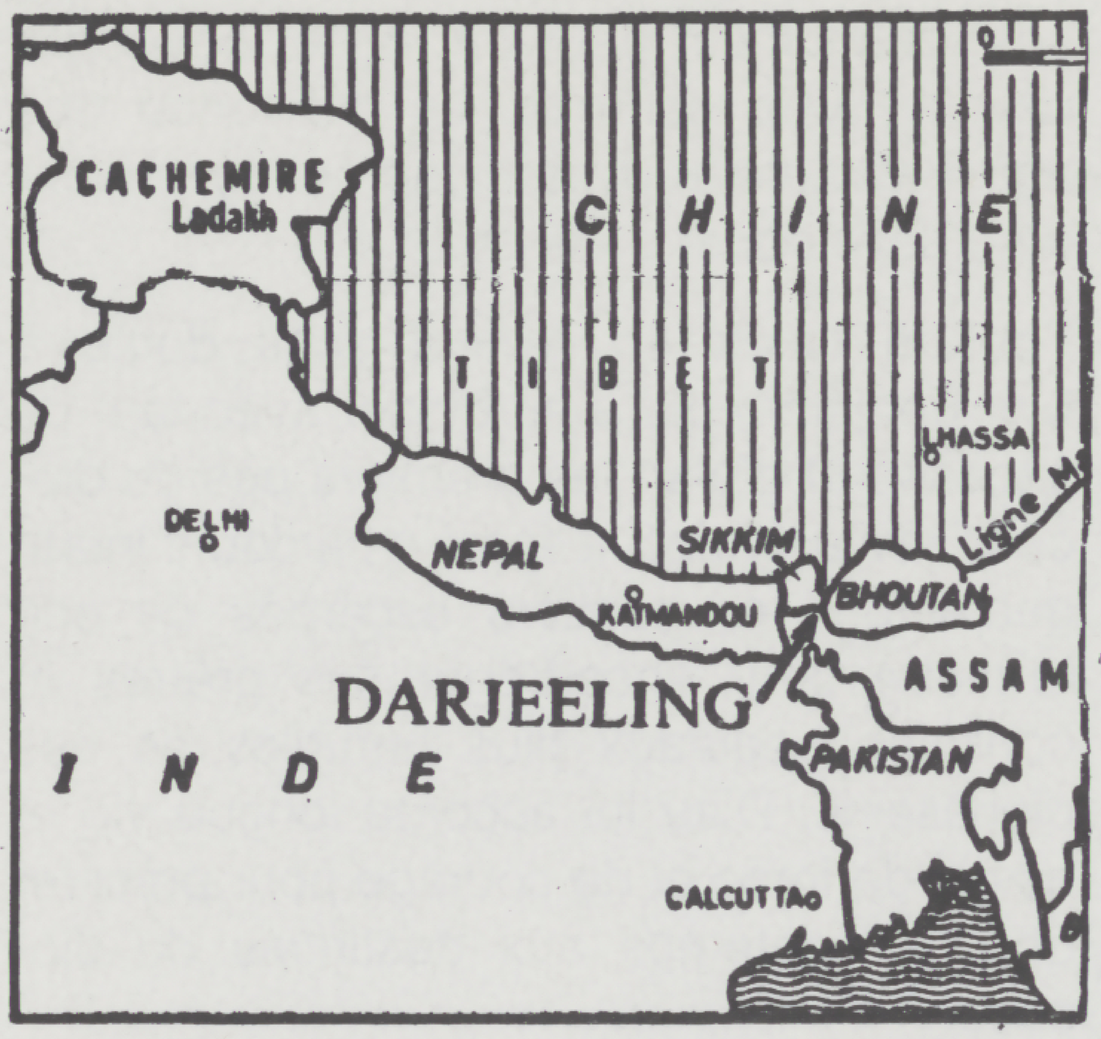
Depuis plusieurs mois, les grèves et les attentats terroristes agitent Darjeeling, paradis du thé au pied de l'Himalaya : les Gurkhas séparatistes revendiquent l'indépendance et la création d'un 26e Etat dans l'Union indienne.

Seul le déluge de la mousson a fini par calmer les esprits à Darjeeling, Calcutta et Delhi. Et ce n'est que difficilement que le président du Front national de libération gurkha (GNLF), Subash Ghisingh, a réussi à imposer la trêve à l'aile militante de sa formation. Depuis que quarante-deux délégués du Front ont été entendus par Rajiv Gandhi, le 22 juillet dernier, le GNLF, autrefois décrié comme un mouvement anti-indien, a cependant reçu ses lettres de noblesse, même dans sa patrie, le Bengale occidental.

La lutte pour un 26e Etat de l'Union, le Gurkhaland libre, n'est qu'à ses débuts. *« Nous sommes des Indiens, mais pas les esclaves du Bengale occidental »,* annoncent les graffitis sur les murs de Darjeeling, Kalimpong et Kurseong. La population gurkha, traditionnellement pacifique, s'est ralliée derrière le drapeau nationaliste du GNLF. La majorité de leurs revendications est cependant rejetée aussi bien par le gouvernement du Bengale occidental que par Delhi. En voici les points essentiels :

— la création de l'Etat du Gurkhaland, séparé du Bengale occidental,
— la citoyenneté pour tous les Gurkhas sur le territoire de l'Inde,
— la séparation au sein de l'armée indienne des Gurkhas établis et des Gurkhas mercenaires du Népal,
— la reconnaissance du gurkhali comme langue nationale.

Jusqu'à présent, les négociations ont montré que ni à Calcutta, capitale du Bengale

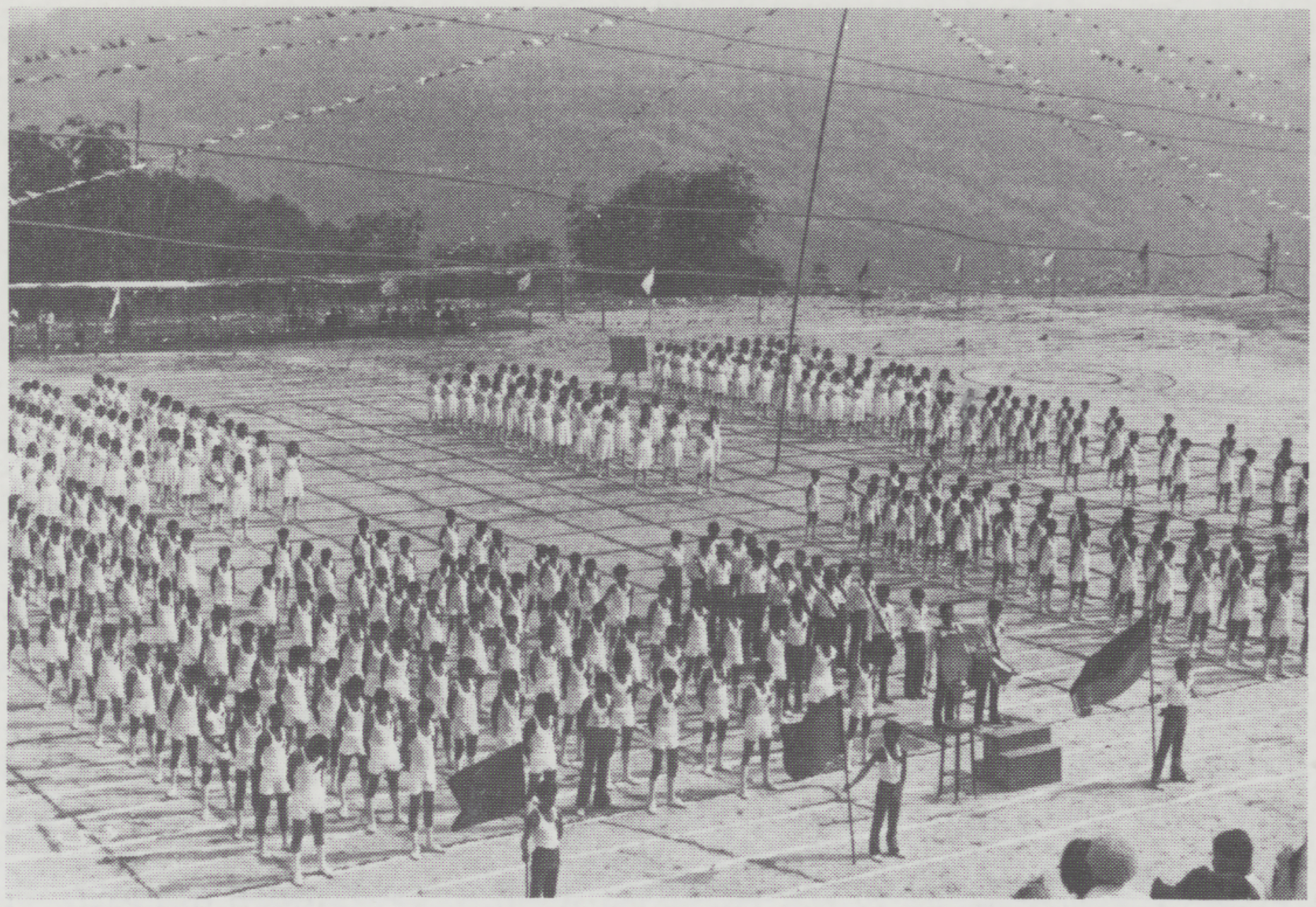


occidental, ni à Delhi on n'est prêt à envisager la création du Gurkhaland libre. Subash Ghisingh maintient malgré tout les quatre revendications du Front de libération, afin de ne pas perdre sa crédibilité, ni le contrôle sur l'aile militante du GNLF.

« Nous considérons tous les habitants du district de Darjeeling comme gurkhas, explique B. K. Pradhan, avocat et vice-président du GNLF, donc aussi bien les personnes d'origine népalaise, bhoutanaise, tibétaine, bengale que celles qui viennent du Sikkim. » Tous sont, aux yeux du GNLF, victimes de la « mauvaise gestion » des autorités du Bengale occidental. Plus de six millions de Népalais vivent sur le territoire de l'Inde, mais seulement dans le district de Darjeeling ils constituent plus de la moitié de la population. Jusqu'au début du XVIII[e] siècle, ce district faisait partie du royaume de Sikkim. En 1706, le Bhoutan conquit la ville de Kalimpong ; en 1780, les Gurkhas népalais envahirent la région de Darjeeling. L'occupation de Darjeeling a valu au Népal la guerre contre la Compagnie des Indes orientales. *« Ma famille est établie à Darjeeling depuis cinq générations, explique B. K. Pradhan, d'origine népalaise, mais je suis un citoyen indien. »*

Le Front national de libération gurkha a été fondé en 1980 par Subash Ghisingh : « Nous ne sommes pas une colonie du Bengale occidental, mais nous possédons notre propre identité ! » Mais le GNLF n'a su gagner le soutien inconditionnel de la population du district de Darjeeling que lorsque cinq mille Népalais indiens ont été brutalement expulsés de l'Etat voisin du Meghalaya, en mars 1986, en direction de l'Assam et du Bengale occidental. Le 13 avril 1986, la vague des grèves, des manifestations et des attentats terroristes a débuté dans le district de Darjeeling, coûtant la vie à une centaine de personnes. Subash Ghisingh, un Népalais de 51 ans, ancien caporal de l'Armée indienne, exploite habilement le vide politique existant dans les collines de

Nouvelle école à Sukuko Bari



Les élèves à la journée des sports à Kalimpong

Darjeeling qu'aucun ministre n'a visitées depuis une décennie. Chaque jour, il se rend dans les communes, constituant ainsi une base solide pour le GNLF.

L'économie en chute libre

L'agitation des séparatistes gurkhas a plongé le commerce du thé à Darjeeling — le meilleur et le plus cher de toute l'Inde — dans le marasme. Un dixième de la production était perdu en 1986. La mousson, plus proche du déluge cette année, a détruit 20 % des récoltes et avec les grèves de juillet, les pertes se montent à quelque 15 millions de francs. Le district de Darjeeling compte un peu plus d'un million d'habitants dont la moitié travaillent dans l'industrie du thé. Les grèves avaient paralysé la quasi-totalité des 73 plantations. Cette année, les quelque 50 000 ouvriers du thé ont perdu un total de 800 000 francs en salaires non versés.

« A l'heure actuelle, les journalistes sont plus nombreux que les touristes », se plaint un directeur d'hôtel de Darjeeling. Les rues marchandes, d'habitude si animées, sont désertes. Les vendeurs de souvenirs languissent devant leurs devantures. Si les touristes étrangers continuent de visiter Darjeeling, on n'aperçoit quasiment plus d'Indiens. D'avril à octobre 1985, l'Office du tourisme a enregistré 132 000 touristes indiens, l'année suivante, ils n'étaient plus que 49 000. Cela malgré le fait que l'Indien moyen ne sait pas ce qui se passe réellement à Darjeeling. Sanjay Roy, qui a 25 ans et qui habite Calcutta, le confirme : « J'ai lu que la région est devenue dangereuse. Je pense que j'ai avantage à aller passer mes vacances au Sikkim. » Les hôtels sont vides, s'ils n'ont pas carrément fermé leurs portes. Les magasins et les restaurants baissent leurs rideaux de fer avant 19 heures, les porteurs et les chauffeurs de taxi sont sans travail.

Des attentats en série

Aucune des grèves n'a cependant ébranlé Delhi et Calcutta autant que la grève générale du 20 au 29 juin. C'est à ce moment-là qu'on a commencé à prendre au sérieux le GNLF, même si les négociations avaient

déjà débuté avant cette date (entre Subash Ghisingh et le ministre Buta Singh, qui s'est également entretenu avec Jyoti Basu, le premier ministre du Bengale occidental). Afin de rétablir l'ordre public, l'armée est entrée à Darjeeling. Il est vrai que Subash Ghisingh n'a pas réussi à contrôler ses compagnons : une vingtaine de bâtiments officiels ont été incendiés, deux centrales électriques ont explosé, privant Darjeeling de courant pendant plusieurs jours. Les militants gurkhas ont posé des bombes et érigé des barrières routières. Plusieurs dirigeants du GNLF ont été arrêtés, puis relâchés faute de preuves. La vie s'est elle aussi arrêtée pendant cette période, tous les hôtels, restaurants et magasins sont restés fermés. Seuls les soldats patrouillaient encore dans les rues.

Sous la pression des événements, le gouvernement du Bengale occidental (de tendance communiste) a mis au point un plan d'action avec les autorités de Delhi. Le ministre de l'Intérieur Buta Singh a négocié l'arrêt immédiat de la grève générale, invitant le président du GNLF et sa délégation à se rendre à Delhi le 2 juillet, pour un entretien avec Rajiv Gandhi. Du coup, la vie a repris à Darjeeling, redevenue aussi paisible qu'il y a deux ans. Seuls les slogans et les caricatures barbouillés sur les façades rappellent encore la violence des grèves. Mais l'idylle n'est qu'apparente, les activistes du GNLF ne veulent renoncer à aucun prix à la revendication d'un Gurkhaland libre.

Des calculs stratégiques

« Depuis que les Anglais ont quitté l'Inde en 1947, rien n'a pratiquement changé à Darjeeling », commente B. K. Pradhan en faisant allusion à la gabegie économique. Apparemment, Calcutta n'a jamais tenu compte des besoins de cette région, l'infrastructure routière et ferroviaire, la capacité en eau potable et en courant électrique, le nombre de médecins, la qualité des hôpitaux sont insuffisants. De plus, l'abattage sauvage de grandes quantités d'arbres augmente le danger d'érosion et il n'existe aucun plan d'aménagement du territoire. *« A Calcutta, nos quatre députés n'ont aucune chance, ils se trouvent face à une majorité de 245 parlementaires originaires des plaines »,* dit B. K. Pradhan. L'administration du district est gérée en règle générale par des députés du plat pays qui ne connaissent guère les particularités d'une région de montagnes. Subash Ghisingh renchérit : *« Chaque année, l'Etat du Bengale occidental encaisse 240 millions de francs en impôts sur le thé, le bois, le tourisme et le revenu et seul un dixième est réinvesti dans la région. »*

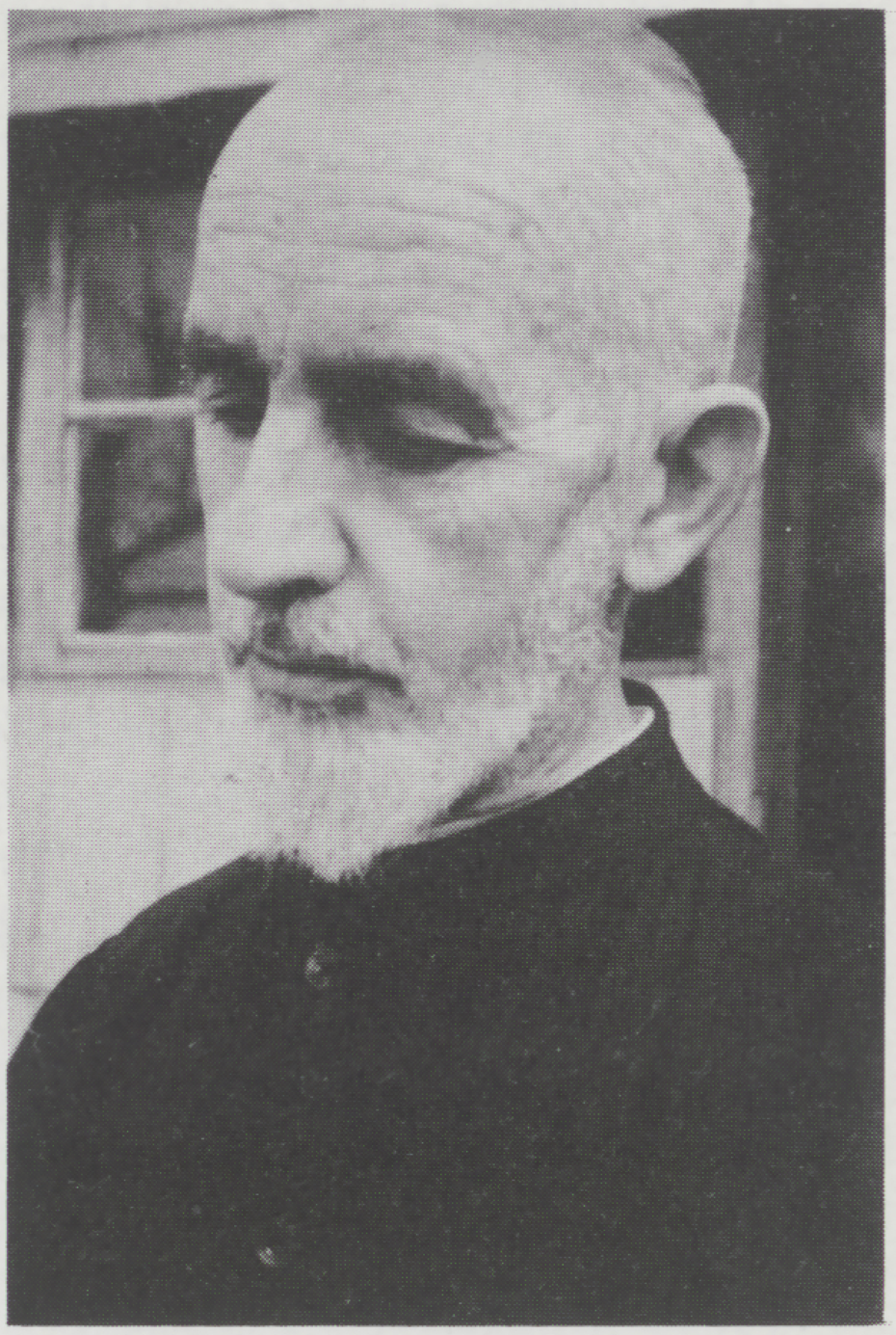
A l'heure actuelle, l'euphorie de la population pour le « Gurkhaland » a cependant fait place au réalisme. Les pertes matérielles sont un prix trop élevé à payer. D'un autre côté, Subash Ghisingh se trouve face à une aile militante de plus en plus extrémiste et difficile à contrôler. La majorité des membres du GNLF est au chômage et n'a rien à perdre. Le président du Front cherche à éviter une escalade qui nuirait aux négociations et au soutien populaire de sa formation politique. Mais étrangement, aucune négociation directe entre le Front et le gouvernement du Bengale occidental n'a eu lieu à ce jour. La coordination entre le gouvernement central et celui de l'Etat du Bengale a toujours été défaillante. Delhi traite Subash Ghisingh avec la plus grande prudence, puisque le district de Darjeeling se trouve dans une région importante du point de vue stratégique. Dans des milieux politiques bien informés on fait savoir que le GNLF ne se verra guère offrir un Etat indépendant, mais bien une certaine autonomie à l'intérieur du Bengale occidental. Il y a peu de chances que les Gurkhas se contenteront de si peu.

Urs Müller

Article paru dans le « Journal de Genève » du 23 octobre 1987.

En souvenir du Père R. Eigenmann

Mardi, un téléphone de Kalimpong annonçait à l'abbaye de Saint-Maurice le décès du Père Robert Eigenmann, survenu le 16 novembre dernier. Il est mort après une maladie qui l'avait obligé à rentrer au centre de la mission, à Kalimpong, où les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny le soignèrent.



Peu connu chez nous, le Père Eigenmann s'est dévoué pendant quarante-sept ans dans la mission confiée à l'abbaye de Saint-Maurice, au service de l'actuel diocèse de Darjeeling dans le nord-est de l'Inde.

Il était né en 1906 à Waldkirch dans le canton de Saint-Gall. Après ses écoles primaires et un apprentissage de commerce à Saint-Gall, il fit des études en France et entra au grand séminaire de Belley.

Après un essai à la chartreuse de Sélignac (Ain), il pensa que le Seigneur l'appelait chez les chanoines réguliers et il entra à l'abbaye de Saint-Maurice. Il y fit son noviciat et ses études de théologie (1934-1938) et fut ordonné prêtre en 1938. Dès l'année suivante, il était envoyé en Inde, et il se consacra dès lors à l'évangélisation missionnaire.

Il passa presque toute sa vie apostolique dans le sud du diocèse, dans une région de plaines assez insalubres, la malaria y faisant fréquemment des ravages. Il fut curé de Gorubathan et de Fagou, villages situés au milieu de plantations de thé. Il fonda aussi le poste de Todé, à l'entrée des montagnes.

En 1952, son supérieur Mgr Gianora lui confia pour quelque temps la paroisse de Mariabasti, sur les hauteurs proches de Kalimpong, puis il retourna dans les plaines. A propos de son séjour à Mariabasti, citons les lignes suivantes écrites à l'époque par le Père Cressot, supérieur actuel de la mission : « Il a beau être le plus austère de tous les pères, il en est aussi le plus généreux, disaient à son départ les chrétiens de Mariabasti. Le jour même de son installation, il y inaugurait, avec une énergie d'outre-Sarine, une campagne qui ne connut ni trêve ni rémission pour l'assistance régulière aux catéchismes, la ponctualité aux offices paroissiaux et la plus scrupuleuse observance du repos dominical. Mais pourvu qu'ils se soumissent, les pauvres le trouvaient toujours la main ouverte ; et le curé jugeait normal de jeûner le vendredi aux cacahuètes et à l'eau afin de donner un jour de congé à son cuisinier ! » Ces lignes dépeignent bien sa manière. C'est ainsi qu'il voulut toujours être aussi proche que possible du peuple, dont il partageait la simplicité et la pauvreté.

Il aimait cette pauvreté, qui rejoignait l'idéal de détachement ascétique qu'il avait gardé depuis son passage à la chartreuse. Il

refusa toujours, alors que la possibilité lui en était offerte, de construire un presbytère en « dur », préférant vivre dans une hutte de bambou et de chaume ajouré.

S'oubliant lui-même, le Père Eigenmann pouvait mieux communier au peuple, pour lequel il se dévouait sans compter. Il allait trouver les gens dans leurs demeures éparpillées dans le pays, distribuant conseils, vivres ou remèdes, et il ne craignait aucun danger. Il lui arrivait, à la saison des pluies, alors que routes et ponts étaient emportés par les crues, d'être coupé de tout et de rester jusqu'à six semaines sans courrier ni pain. Mais d'être ainsi isolé du monde ne lui déplaisait pas, il se sentait plus près de Dieu. C'est d'ailleurs en tout temps qu'il savait se réserver des heures de solitude et de prière. Car pour lui, la fidélité à croître dans l'union à Dieu était une urgence aussi grande que celle de se donner aux autres.

Epris de solitude, il savait pourtant être fort sociable ; il aimait retrouver ses confrères à Kalimpong ou recevoir des visites. On le voyait alors se lever brusquement dans le feu de la discussion, et arpenter la pièce avec de grands gestes et des éclats de rire. A vrai dire, il avait un caractère bien à lui, et son originalité était légendaire. Ses idées n'étaient souvent pas agréées de ses confrères, qui auraient souhaité le voir plus souple et adapté au pays en bien des domaines. Mais c'était sa façon à lui d'être fidèle à lui-même et à l'appel de Dieu qui, heureusement, ne crée pas les hommes en série et sait répartir diversement ses dons. Tel qu'il était, il nous laisse l'exemple d'un religieux très proche de Dieu et d'un prêtre dévoué jusqu'à un don de soi peu commun pour l'expansion de son royaume.

J.-B. Simon-Vermot

Nouvelles de nos missionnaires

Le Père André Butty (84 ans). Rentré des Indes en mai dernier pour se faire opérer de la hanche, le Père Butty est toujours hospitalisé à la Clinique Saint-Amé de Saint-Maurice, encore trop faible pour qu'on puisse songer à l'opérer. Avant de quitter Kalimpong, il eut la douleur de devoir fermer la célèbre fromagerie qu'il avait fondée en 1940 et maintenue depuis. Il n'a maintenant plus qu'un rêve, celui de retourner à Kalimpong pour pouvoir s'occuper encore de ses anciens employés.

Le Père Martin Rey a célébré son 80e anniversaire à Kalimpong où il passe une paisible retraite en compagnie de S. Thomas d'Aquin et du P. Hofstetter. Toujours alerte de corps et d'esprit, il célèbre, le matin, la messe au noviciat des Sœurs et travaille d'arrache-pied à la publication d'une Vie des Saints en langue népalaise. On lui doit déjà un livre de prières et une traduction népalaise de l'Imitation de Jésus-Christ.

Le P. Martin Rey qui vient de fêter ses 80 ans

Le Père Gustave Rouiller porte vaillamment ses 78 ans et dirige encore la Société.

Les Sœurs, les novices et les aspirantes de St-Joseph de Cluny à Kalimpong

Coopérative de l'exploitation agricole de Shepkola où il réside au milieu de ses gens. Chaque semaine, après avoir traversé les vallées de la Relli et de la Tista sur le primitif téléphérique de la Coopérative, il vient lui-même, au volant de sa jeep, livrer de succulentes petites bananes au Collège Saint-Augustin et au Pensionnat Saint-Joseph de Kalimpong. Il attend pour y prendre une retraite bien méritée de se trouver un digne remplaçant pour Shepkola.

Le Père Jean-Marie Brahier (72 ans). Pour cause de santé, cette force de la nature qu'était le P. Brahier a dû se résigner à ralentir ses activités. Il réside actuellement dans l'Etat même du Sikkim, non loin du célèbre monastère bouddhiste de Rumtek (à Martam), où il est aumônier des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qui y ont récemment ouvert une école secondaire, et visite régulièrement de petites communautés chrétiennes établies dans les environs. Une nouvelle tâche va désormais lui incomber : « Le 7 octobre, écrit-il, le président de l'Union Indienne et Mère Thérèse de Calcutta ouvriront une léproserie confiée à cette dernière par le Gouvernement provincial du Sikkim. Cette léproserie est située à 6 kilomètres en dessous du Monastère de Rumtek et je devrai probablement aller y dire la messe une fois par semaine. »

Le Père Joseph Hofstetter, 68 ans, est en pleine activité et rayonne de santé. Les deux lourdes fonctions qu'il cumule, celle de pasteur de la Paroisse Sainte-Thérèse de Kalimpong et de trésorier-comptable de la Mission, l'obligent à se lever tôt et à se coucher tard. Amis, heureusement, le travail ne lui fait pas peur !

Le Père Emmanuel Gex-Collet (66 ans). Depuis son retour de Suisse, le P. Gex a terminé la construction d'une station secondaire (Poudong, près de Kalimpong), a fait un remplacement de trois mois dans le village éloigné de Maria-Basti, où il s'était initié, il y a 40 ans, à l'apostolat et à la langue népalaise, puis a repris des mains du P. Gressot son ancienne paroisse de Relly Road (en lisière du « bazar » de Kalimpong) fondée par lui il y a dix ans. Cruellement handicapé par l'arthrose et le diabète, il espère pouvoir bientôt se retirer à Poudong où l'attend une petite communauté chrétienne.

Le Père Edouard Gressot vient lui aussi de toucher son AVS ! Arrivé en Suisse avec le P. Butty (19 mai), il en est reparti seul le 8 novembre, son confrère étant toujours hospitalisé. La santé et le moral sont excellents ! Je tiens à remercier tous ceux qui, au cours de son séjour au pays, l'ont comblé de leur affection et de leur générosité.

E. Gressot

Décès du chanoine John Roger Fox de l'Abbaye de Saint-Maurice

« Un pont sur l'abîme »

Dans les premières années soixante, je faisais visiter l'abbaye de Saint-Maurice à un neveu de treize ans, curieux de tout, le cœur en alerte, un œil de lynx. Les chanoines chantaient l'office divin. Après le dernier amen s'en détache un long et maigre, le visage anguleux d'un Jean-Baptiste souriant ; il fait tourner la clé de la clôture et l'enchantement commence. Un voyage dans le temps et l'espace depuis l'éternité de Dieu jusqu'à la vie éternelle, à travers la création, Noé, Abraham, Moïse, les prophètes, le berceau, la croix et la gloire de Jésus avec sa sainte mère, le mystère de l'Eglise, la geste des martyrs, jusqu'à cette abbaye qu'il vient de retrouver après maints périples missionnaires ; et il nous conduit chez lui et nous déploie une carte du monde toute piquée d'épingles multicolores : les lieux de la planète d'où s'ébranlent des pèlerins qui viennent découvrir son trésor et saluer un ami croisé sous toutes latitudes et longitudes. Tout cela avec un cœur d'enfant émerveillé, un langage de fleurs et de perles.

— Il me botte, celui-là, me dit mon jeune homme. Sont tous comme ça, vos chanoines ?

— Tous ne sont pas Anglais, c'est même le seul. Mais si tous les Anglais nous paraissent originaux, le Père Roger Fox est, de l'avis même de ses compatriotes, le plus original des Anglais.

Original comment ? Je n'aurais su le dire, ni peut-être aucun autre. Il faudra lire le manuscrit qui reste sur sa table surchargé de mes corrections de style... et des siennes pour rétablir sa pensée involontairement déformée.

Le livre a paru en anglais à Oxford (The Amate Press) avec une préface de Graham Greene.

Si nous n'avons pas compris John Roger Fox c'est que peut-être nous avons perdu l'esprit d'enfance de l'Evangile qui l'a conduit à travers toute la planète pour le ramener en 1957 à l'abbaye de Saint-Maurice, serviteur de la liturgie et du trésor et des anglophones de la région.

Essayons, à grandes enjambées, le « Fox-Tour ».

John Roger est né en la fête de saint Jean l'évangéliste en 1896, à la cure anglicane de Clyst Honiton (Devon). Son père, le pasteur, l'a porté sur les fonts baptismaux du XII[e] siècle. « Je suis signé du signe de la croix et „ greffé dans le corps de l'Eglise du Christ ", selon la formule de l'Eglise anglicane. »

« Mais ma première vision de ma mémoire est une des plus belles du monde, des plus connues aussi par la banalité des cartes postales : le château de Chillon sur le fond éblouissant des Dents-du-Midi et de la vallée du Rhône. Agaune entrait dans la vision de mon jeune regard. »

Sa mère l'avait amené en Suisse voir ses parents installés à Territet, où le grand-père maternel de l'enfant avait été un des fondateurs de l'église de Saint-Jean.

A six ans, nouveau voyage en Suisse ; on va s'engouffrer dans les gorges du Trient, alors à la mode. « Mais ce paysage romantique ne put effacer un nom que j'avais épelé dans une gare sombre où il y avait des rochers, de la poussière, des soldats : Saint-Maurice. Je n'entendis pas mentionner l'abbaye. »

Et c'est à Clyst Honiton, l'école du village avec les enfants du village, lorsqu'un oncle, de retour des Indes pour prendre sa retraite, vivement choqué, le fait mettre dans un internat pour fils de gentlemen. Puis c'est

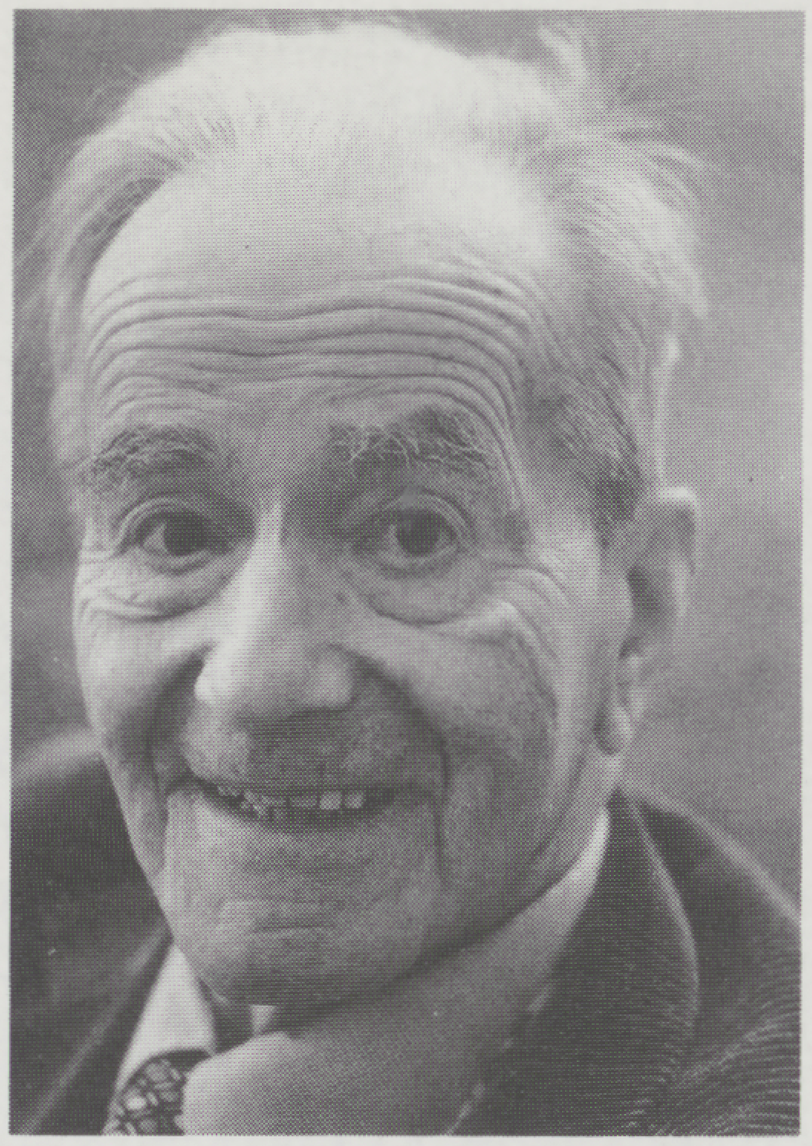
Lancing college (1909-1915), une discipline de fer pour les aînés des élèves. Puis l'université d'Oxford (1919-1921), d'où il sort Bachelor of Arts.

Mais entre-temps, il y avait eu la guerre, celle de 1914-1918 ! Trop jeune en 1914, c'est en juillet 1915 qu'il fait ses adieux à Lancing et s'inscrit comme sous-lieutenant (les études comptant comme école de recrues).

« 1916. Beaucoup de mes camarades sont morts... Quant à moi, l'œil poché d'un éclat d'obus et croix de guerre imméritée... je me console de mon humiliante peur dans la joie de commander, à vingt ans, un détachement de soldats avec deux officiers sous mes ordres. »... « Une balle opportune me fit passer à l'abri d'un hôpital de Londres l'enfer qui termina le mois d'avril. »

Il revient à l'université, « le cœur vide ». Il fait équipe avec un certain jeune frère Gilles qui a revêtu la bure franciscaine pour évangéliser les « tramps », les vagabonds. Il le prend pour son supérieur, car il a besoin d'un supérieur. On s'installe dans une ferme abandonnée, la « Ferme des fleurs », pour la récolte du houblon. On y fonde une petite communauté, on accueille les « tramps »... qui s'en vont l'un après l'autre avec une part des biens de la communauté. Un désastre.

Et il va chercher Dieu... en Australie, comme « ouvrier agricole ». Passage gratuit. Mais... « J'étais l'étudiant rêveur d'Oxford, sans diplôme d'arithmétique, sans logique, raisonnant en coq-à-l'âne, gauche, distrait, aucun sens pratique, passionné uniquement de choses religieuses. » Il assure le culte anglican dans le salon de luxe presque vide. Il va au service catholique romain : au fumoir, bondé de ces Irlandais qu'il n'aime pas trop. Un ami l'apprend et se moque de lui. Il répond par un sourire ; le protestant y va de ses injures. « Plus il était furieux, plus je lui souriais. Quand j'en ai eu assez, je me mis à danser devant lui une gigue folklorique. Il disparut et me laissa la paix pour toujours. »



En Australie, il visite seul les deux cathédrales de Brisbane : « Anglicane, propre et vide », et la catholique, pleine d'adorateurs à l'heure de midi. Que faire ? « Trois issues : tomber malade, rentrer en Angleterre, me faire catholique. »

Il vend tous ses livres et reprend le bateau. Et c'est l'Angleterre où, le dimanche de la Trinité 1925, il est ordonné diacre anglican, à la grande déception de trois tantes catholiques, dont deux religieuses, qui n'ont cessé de prier pour lui. « La joie de mes parents me persuada que j'étais heureux. »

Mais quand il faut signer les « trente-neuf articles » de la religion, sa main tremble, son cœur bat. Il assiste à une neuvaine de l'unité ; son espérance cristallise sur le mot pierre. Il lit dans le « Times » le discours de bienvenue du cardinal Mercier à Lord Halifax lors de la conférence de Malines. Il étudie à fond l'épître aux Ephésiens. Et, c'est le titre du chapitre XVI de ses « Mémoires », « Un pont sur l'abîme ». Il saute dans l'autobus de Buckfast ; l'abbé, don Anscar Vonier, lui ouvre les bras, et Roger, lui tendant un papier : « Voici mes raisons de devenir catholique. » « Je ne veux ni les voir ni les savoir », répond l'abbé, « elles sont fausses. Une seule a pu vous conduire ici, c'est la grâce. »

Retraite, séjour à l'abbaye de Buckfast et, le 2 juin 1926, il reçoit des mains de l'abbé don Anscar Vonier le baptême conditionnel catholique romain.

Don Vonier l'envoie à Fribourg étudier la philosophie et la théologie catholique ; là il fait connaissance avec des chanoines de l'abbaye de Saint-Maurice ; il y envoie même un jeune ami converti par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Et il s'y présente lui-même à Mgr Mariétan. La boucle est bouclée et le nom de Saint-Maurice est autre chose qu'un toit sombre, de la poussière et des soldats. C'est le 28 août 1929, fête de saint Augustin, que deux Anglais gradués d'Oxford prennent l'habit des chanoines réguliers de Saint-Maurice en Valais.

Ce sera pour en repartir bientôt. L'un, le chanoine Bell, devient bénédictin. Le chanoine Roger Fox, ordonné prêtre le jour de Pâques 1933, prendra le bateau à l'automne de cette même année avec Mgr Burquier, cap sur Bangalore. Missionnaire, quelle joie !

Eh bien non ! Nous prenons un grand collège à Bangalore, et le chanoine Fox n'est pas fait pour enseigner. Il se trouvera mieux dans nos missions des Himalayas où il s'occupera des éclaireurs ; mais, malheur ! Il a l'idée de collaborer avec le directeur d'une école presbytérienne, ce qui ne plaît pas au Père Douenel, supérieur de la mission. Des années plus tard, on reconnaîtra que M. Fox, comme constructeur de ponts, ne réussit pas mal et le nouvel administrateur apostolique, le chanoine Gianora, sera enchanté de lui. La maladie et la mort de son père le rappellent en Angleterre, où le clergé catholique romain du lieu lui interdit formellement la participation au service funèbre célébré par son frère prêtre anglican entouré de la famille. Il fait sa tournée de quête pour la mission.

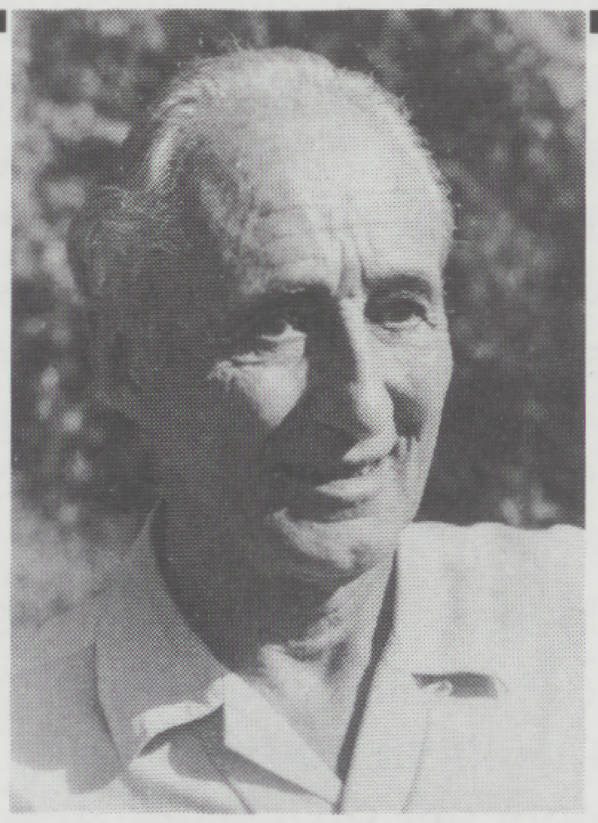
Et... c'est la guerre de 1940-1945. Aventures, aventures. Communications coupées. Sur le conseil d'un jésuite, il sera tout ce temps, aumônier de la marine marchande au port de Bombay (pour raconter, il faudrait un livre, dit-il) ; puis, de 1945 à 1955, aumônier du port de Singapour et directeur de l'apostolat de la mer (un autre livre) ; puis, en 1955-1956 aumônier au port de Londres, avant de rejoindre son abbaye de Saint-Maurice en 1957.

Il y reçoit, de toutes les parties du monde, les pèlerins des martyrs et les curieux d'un lieu historique, il y chante les louanges de Dieu et il va, lui aussi, visiter les chercheurs de Dieu dans les écoles, les familles du Léman et au centre du Réarmement moral. Sa vocation achevée se révèle : établir des ponts.

Prions pour lui et bénissons le Seigneur « qui nous fait habiter ensemble dans sa maison ».

M. Michelet

P.-S. — Le chanoine John Roger Fox est décédé le 24 novembre 1987 à la Clinique Saint-Amé à Saint-Maurice après une très longue maladie.



Au moment de mettre sous presse nous apprenons le décès du Père André Butty le 16 décembre 1987 à Saint-Maurice.

Né à Estavayer-le-Lac le 27 février 1903, il était entré à l'Abbaye de Saint-Maurice en 1922 où il a été ordonné prêtre en 1927.

Parti pour la Mission du Sikkim en 1937, il y travailla à Pédong et Kalimpong jusqu'à cette année.

A propos de « récupération des terres »

L'invasion, par les communautés indigènes de l'Altiplano de Puno, des terres distribuées par la Réforme Agraire en 1969 en coopératives ou entreprises associatives, a pris une ampleur considérable ces derniers temps.

Les équipes pastorales et l'Eglise locale (nous publions dans le présent bulletin des déclarations sur le sujet) en aucune façon ne condamnent ces agissements, et au contraire soutiennent moralement une « juste revendication des organisations populaires ». Les violences qui accompagnent ces invasions ne sont jamais le fait des paysans eux-mêmes, présents avec femmes et enfants en longs cortèges précédés du drapeau péruvien. Elles sont le résultat d'une répression armée exprimant le refus de répondre aux vrais problèmes.

Rappelons les faits :

— En février 1986, suite aux premières invasions et à des « Rimanucuy » (assemblées populaires), deux décrets, 005 et 006-86-AG, ordonnent la restructuration des entreprises associatives en faveur des communautés. La mesure concerne 43 entreprises en possession de 1 742 279 ha et vise à faire bénéficier 340 communautés de 1 100 000 ha.

— Le décret 006 fixe 120 jours pour exécuter « les actions tendant à la restructuration », sans préciser le temps de la distribution effective. Pour les uns, il ne s'agit que de réaliser dans ce laps de temps la délimitation physique des nouvelles entreprises ; pour les autres, la remise des nouvelles terres aux communautés indigènes.

— De ce fait, le processus est paralysé depuis novembre 86. Il semble que moins de la moitié des entreprises prévues aient été touchées et que la restructuration n'ait porté réellement que sur 350 000 à 400 000 hectares.

— En juin 87, la récupération par les communautés elles-mêmes (220), impliquant 17 000 familles, est due à cette inertie officielle. Elle touche quelque 320 000 ha. Elle suscite une répression violente de la part des gérants des entreprises qui en appellent à la police spéciale « antisubversive » et à l'armée : 372 paysans arrêtés et la mort d'un responsable, Pedro Laura.

Davantage que « répartir les terres »...

Liée à la distribution, la forme de travailler la terre reste un point central de discussion. Les communautés indigènes sont intéressées par un travail communautaire de la terre, selon leur tradition « d'entreprises communales ». Or, cela implique une extension non inférieure à 500 ha, surtout si une partie des terres distribuées ne sont pas productives, ce qui est souvent le cas. La partie administrative et celle de la commercialisation sont aussi à étudier : organisation, gestion, vente des produits et amélioration du bétail. Enfin, le sort des travailleurs agricoles des entreprises partiellement liquidées. Tous n'appartiennent pas à des communautés indigènes.

Accélérer le processus ou augmenter la tension

Face à ces problèmes incontournables, deux erreurs sont à éviter : l'une est la paralysie et elle cache aussi une mauvaise volonté, voire un désir de contourner la loi ; l'autre est l'absence totale de concertation avec les organisations populaires et les communautés elles-mêmes, et nous savons qu'elles ne sont aucunement consultées.

Le paysan ne peut pas rester dans une telle situation d'indéfinition, d'attente passive et muette. Les actions de récupération par l'invasion ont en outre mis en évidence la collusion entre les groupes de pouvoir locaux, les gérants d'entreprises et le Ministère de l'Agriculture de Puno, lui-même en forte tension avec le Ministère central de Lima. L'invasion d'une entreprise associative, la SAIS Aricona, a même fait découvrir que son président avait caché une résolution du 5 mars 87 qui restructurait l'entreprise (80 000 ha) en libérant 40 000 ha en faveur des communautés avoisinantes. Dans la plupart des cas, les gérants font disparaître le bétail, le vendant ou le déplaçant. Ainsi, la force et la lutte des communautés, loin d'être une subversion, permettent la réalisation des décrets.

L'Eglise et la récupération des terres

Sur le rôle de l'Eglise dans ces récupérations de terres, un prêtre d'Ayaviri, François Fritsch, s'exprime ainsi :

« On demande souvent si l'Eglise appuie ou non les récupérations de terre, mais là n'est pas tellement le problème. Des chrétiens organisés luttent pour la justice et la survie dans la Sierra. Ils sont partie de l'Eglise qui se trouve dans ce processus, recherchant une vie meilleure et plus juste. La terre est une nécessité vitale et pour cela ils réalisent la récupération de leurs terres. Parlant de l'Eglise comme responsable pastorale, il est évident qu'il lui incombe d'accompagner ce peuple. Très souvent on utilise, dans le Sud andin, l'expression « d'accompagner le peuple ». La question est de savoir comment, quelle est la forme propre de l'Eglise dans ce processus de construction du Royaume de Dieu. Les évêques du Sud andin ont dit clairement : « Pour le paysan, la terre est vitale. De plus, comme responsables pastoraux, ils appuient les organisations populaires, celles qui naissent du peuple et ne sont pas imposées du dehors, qui veulent obtenir de meilleures possibilités de vie et plus de justice. Par conséquent, appuyer les paysans dans leur juste revendication de terre est un service beaucoup plus approprié que n'importe quel type d'assistance, car le paysan pourra produire lui-même, pour lui et pour sa famille. »

Attaques des responsables pastoraux

Un tel accompagnement du peuple paysan provoque des attaques de plus en plus pressantes. Le 11 juillet, le gérant de la SAIS Aricona accusait directement l'évêque d'Ayaviri d'être l'instigateur et participant à toutes les prises de terres. Le 25 juillet, le Père Marcial Couderc, curé d'Ayaviri et vicaire général de la Prélature, alors qu'il se rendait dans la communauté de CUPI pour y célébrer la fête, fut détenu par les travailleurs du fond Sora de l'entreprise « Umachiri », à l'instigation des dirigeants. Insulté,

maltraité, enfermé, il le gardèrent jusqu'à 11 heures du soir, rendant impossible sa présence dans les communautés.

Le lendemain 26 juillet, le Père Hilario Huanca Mamani, péruvien et vicaire de la même paroisse d'Ayaviri, subissait les mêmes sévices en traversant cette région pour se rendre dans la communauté d'Icantana que bien sûr il ne put atteindre.

Dans un communiqué, l'évêque d'Ayaviri demande que soit créée une commission de restructuration des terres dans cette région afin de sortir du piétinement actuel. Qu'il soit évité une lutte entre les paysans des communautés d'une part et les paysans travailleurs des entreprises d'autre part. Que tous les chrétiens défendent les droits des plus pauvres et que la terre ne soit pas objet de haine, de discorde et de mort.

A partir de la revue « Andenes » n. 38 et du communiqué de la Prélature d'Ayaviri en date du 1er août 1987.

Une parabole andine

Au moment où s'ouvre à Rome le Synode ordinaire des évêques qui aura pour but de considérer la place des laïcs dans l'Eglise, il est tout à fait opportun de vous faire part de la voix d'un laïc péruvien dans notre bulletin des Andes.

A travers les siècles de christianisme, la parole sans habit religieux, pardon, sans surplis, c'est-à-dire la parole que des hommes et des femmes ont donnée par le témoignage de leur vie a été très fréquente, seulement il était rare de voir leur engagement canonisé sur les autels. Et pourtant la Vierge Marie, saint Maurice, saint Nicolas de Flue étaient des laïcs.

Aujourd'hui, c'est un berger, un gardien d'alpacas, un agriculteur qui va nous faire découvrir la figure du prêtre pour lui. Wenceslao vit à Isibilla, une petite communauté andine perdue dans la Cordillère orientale des Andes, un hameau qui forme une partie du district de Corani dans laquelle 150 familles vivent principalement de l'élevage des alpacas et lamas et de la culture des pommes de terre. Dispersés sur environ 400 kilomètres carrés, tout le monde partage une existence modeste, fruste et simple. Et c'est là que Wenceslao s'épanouit comme animateur chrétien. Depuis près de dix ans, il évangélise son secteur appuyé par quelques amis et « disciples » qui forment avec lui une petite équipe pastorale. 26 ans, ayant une fillette, Délia, fruit d'une union éphémère, lors du traditionnel « servinakuy » dont nous parlerons peut-être un jour, il accompagne ses parents dans leurs travaux campagnards et leur confie très fréquemment son petit troupeau lorsqu'il est en tournée pastorale.

Et voilà qu'un jour, alors que toute la prélature avait décidé de faire une réunion avec tous les agents pastoraux à Sandia, Wenceslao fut nommé pour rapporter les idées de son groupe d'études sur le thème du prêtre. Les différents rapporteurs avaient fait remarquer que le prêtre était selon eux le ministre de Dieu qui nous donnait le Corps et le Sang du Seigneur, d'autres qu'il était le ministre de la Parole de Dieu, d'autres qu'il avait pour but de former des communautés ecclésiales de base, etc., quand arriva le tour de Wenceslao d'exposer le travail de son groupe. Il nous fit sursauter par l'aplomb avec lequel il nous dit une chose qui, au premier moment, nous fit mal, nous scandalisa, nous choqua et pourtant il donnait une définition très biblique du prêtre, il dit : pour nous, le prêtre, **c'est du fumier.**

Imaginez un instant la réaction du prélat, des prêtres qui étions présents, nous

pensions à la revanche de l'Indien sur le Blanc, nous pensions que lui et son groupe avaient choisi de nous humilier devant tous les responsables de la pastorale de la prélature d'Ayaviri, nous nous disions que l'Indien était vraiment versatile et subtil comme la feuille de coca, tantôt douce ou amère, tantôt patiente ou colérique ; tandis que la plupart des autres camarades animateurs chrétiens riaient et se moquaient de lui.

C'est alors que Wenceslao fit un geste de la main pour apaiser les esprits et poursuivit en disant : Bien sûr, vous allez nous comprendre, ne riez pas, ne vous moquez pas, et vous les « padrecitos » (terme affectueux pour désigner le prêtre) ne vous énervez pas ; vous allez tout de suite saisir ce que nous voulons dire.

Ne sommes-nous pas tous des bergers et des agriculteurs, nous qui sommes ici comme animateurs chrétiens, et est-ce que nous ne connaissons pas l'immense valeur du fumier, de l'engrais organique qui est mangé, digéré et transformé dans le sol par la plante pour donner une récolte abondante ? Et nous, ne sommes-nous pas nourris par nos prêtres, par nos pasteurs qui donnent petit à petit leurs vies pour nous à l'exemple du Christ, oui, pour que nous devenions comme eux d'autres témoins du Royaume il faut que les prêtres soient enfouis dans la terre comme l'engrais, que nous digérions leur enseignement et qu'eux vivent en nous et que nous vivions en pleine communion avec eux et avec le Christ.

Le prêtre, selon Jésus, est comme le levain dans la pâte, comme le sel de la terre qui donne saveur aux aliments et les conserve, comme la lumière qui nous éclaire dans notre vie de tous les jours.

Et il poursuivait avec enthousiasme : A quoi cela servirait-il en effet que les prêtres nous dominent, ils ressembleraient alors aux grands propriétaires terriens, aux autorités abusives, à l'armée, qui nous exploitent, qui habitent des maisons qu'ils n'ont pas construites, qui mangent des fruits qu'ils n'ont pas semés, tondent des alpacas qu'ils n'ont pas élevés et mangent des pommes de terre qu'ils n'ont pas cultivées.

Les gestes se faisaient plus précis, le ton de la voix plus riche, tandis que le berger parlait et nous montrait comment le prêtre à l'image du Christ se laisse manger et par conséquent digérer en donnant sa vie pour les autres. Le prêtre devient communion pour faire la fraternité entre les hommes.

Nous étions tous conquis par la profondeur de cette parabole andine. A quelques années de distance de ce fait, il me semble qu'il prend encore davantage de relief et me permet de comprendre encore mieux un thème si fréquemment abordé ici : comment les pauvres nous évangélisent.

L'image de l'engrais, du fumier, est très suggestive pour exprimer la mission et la vie du prêtre, homme de l'Eucharistie et du pardon, homme qui transforme le pain et le vin, c'est-à-dire des éléments de notre vie

quotidienne au Corps et au Sang du Christ pour construire le Royaume de Dieu et qui transforme le péché de l'homme en grâce pour le salut.

Dans des climats de guerre fratricide comme celui qui sévit au Pérou où l'armée et Sentier lumineux s'entre-déchirent en prenant comme otages et victimes les gens du peuple de Dieu les gestes que le prêtre réalise dans la consécration prennent encore un relief plus pathétique. En effet, de très nombreux abus sont provoqués par une lutte insensée de factions armées pour se disputer un territoire, une zone d'influence, comme de très nombreux abus ici chez nous sont provoqués par de très nombreuses personnes, consciemment ou inconsciemment, qui pour obtenir « leur pain quotidien » dégradent l'image de Dieu présente dans leurs frères. Souvent, en effet, ces éléments de première nécessité que sont le pain et le vin sont chargés de péchés car en eux, pour eux et par eux, des hommes se battent pour posséder de plus grands biens, de meilleures voitures, un standard de vie plus élevé, tandis que des enfants crient famine, des femmes se vendent pour donner le sein à leur dernier-né tandis que des bombes se fabriquent, des militants sont torturés et du sang coule un peu partout. Et ce sont ces éléments souvent chargés de péché que le Seigneur a choisi de consacrer pour qu'ils deviennent par lui, en lui et avec lui, des moyens de réconciliation, un pain rompu pour un monde nouveau, le vin du Royaume offert en abondance à tous les convives.

La grâce suppose la nature ; la communion au Rédempteur ne peut s'inscrire en rupture avec la communion au Créateur ; le Père et le Fils ne peuvent s'opposer, c'est pourquoi la communion à Jésus-Christ se façonne d'abord dans le partage des biens de la terre et à l'intérieur de ces biens, comme l'exprime le Seigneur d'une manière si précise et si judicieuse dans le chapitre 25 de saint Matthieu : j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais en prison et vous m'avez visité.

Cette parabole andine si proche des paraboles que le Seigneur livrait à ses disciples doit certainement vous plaire comme elle me plaît et me permet de comprendre le sens profond de l'Eucharistie que le prêtre célèbre d'un point à l'autre du globe pour que les fruits de la terre soient partagés en communion entre tous les hommes et deviennent les signes réels du banquet auxquels nous sommes tous conviés dans le Royaume.

Etre le fumier dans cette terre des Andes, de telle manière que la vie jaillisse avec abondance et que les fruits soient de plus en plus beaux et savoureux pour tous, voilà une mission d'humilité qui nous grandit.

Comment également ne pas songer à ce commandement du Seigneur à Moïse dans le désert : n'amassez pas de manne pour le lendemain. Bien sûr, certains hébreux, peureux du lendemain, hommes de peu de foi, par précaution voulurent se préserver d'une mauvaise surprise et firent leurs réserves, sagement, comme nous les Occidentaux, et que s'est-il passé ? La manne du lendemain était totalement pourrie, impossible de la manger.

L'Europe ploie sous des quantités incroyables de nourriture, les montagnes de viande, de lait, de beurre, de blé ne cessent de croître ; dans quelque temps on ne saura plus qu'en faire. Tout cela pourrira.

Nos banques regorgent d'argent ; on prête à tire-larigot... Et pourtant deux tiers de l'humanité ne mangent pas à leur faim chaque jour, et pourtant tous les pays du tiers-monde ploient sous le poids de leurs dettes extérieures.

Nous voyons et nous ne voulons pas partager. Nous entendons le cri de l'indigent et nous restons bouche bée sans nous mobiliser pour prendre une attitude biblique et christique de communion véritable — nos frères en partageant nos biens, commençons déjà par notre superflu et le reste suivra.

Michel-Ambroise Rey

P.P. ✡

JA 1890 Saint-Maurice

904/01551963
ARCHIVES CANTONALES

1950 SION